

# Carnets d'un dilettante

*Jean-Claude Trutt*

## Promenades littéraires, côté Occident



### Une étrange rencontre (Le Carré – Storm)

En ce temps-là, le fils Bush régnait sur l'Amérique. Et sur le monde. Et à Londres il y avait son caniche Blair. Alors quand j'ai lu quelque part que John Le Carré, dans son dernier roman, *Absolute Friends* (paru en 2004), n'arrêtait pas de lancer ses imprécations contre Bush et Blair, je me suis dit : voilà une occasion de le découvrir. Je n'avais jamais rien lu de lui. Je ne suis pas un fanatique des romans d'espionnage. Alors je l'ai acheté son roman. Et je n'ai pas été déçu. Pour ce qui est de Bush et Blair. Visiblement Le Carré n'aime ni « *l'hyperpuissance qui traite le reste du monde comme sa propriété* » ni son premier ministre dont le seul rôle est « *de lui donner une touche de respectabilité* ». Et qui oblige son héros, Ted Murphy, de travailler pour un Américain envoyé par la CIA et que son chef lui présente comme un ancien des Services Secrets, employé maintenant par un « *politically motivated group of corporate empire builders - oil chaps - with strong attachment to the arms industry - very close to God* ».

Et puis soudain c'est la surprise : Ted Murphy qui a eu à Oxford un professeur d'allemand qu'il vénérât, cite le fameux poème de Goethe, le poème de la sérénité, *Über allen Gipfeln ist Ruh* (qu'il traduit par : « *Over all the mountains is peace... but wait, soon you too will be at rest* »).

Voici le texte complet:

*Über allen Gipfeln  
Ist Ruh,  
In allen Wipfeln  
Spürest du  
Kaum einen Hauch;  
Die Vögelein schweigen im Walde.  
Warte nur, balde  
Ruhest du auch.  
(Tout est tranquille  
Au-dessus des monts,  
Tu ne décèles  
Pas le moindre souffle*

*Dans les cimes des arbres ;  
Les oiseaux des forêts se taisent aussi.  
Bientôt, toi aussi, tu verras,  
Tu trouveras ton repos.)*

Et puis quand Ted Murphy arrive à Husum, il se souvient qu'il s'agit de la ville natale de Theodor Storm et se remémore le titre d'une de ses nouvelles : *the Rider on the white Horse*. Or cette nouvelle, dont le titre allemand est *der Schimmelreiter*, je m'en souviens parfaitement. Je l'avais lue dans ma jeunesse. Une légende du Schleswig-Holstein, un pays toujours sous la menace de la mer du Nord et protégé par des digues. Des digues qui rompent quelquefois, entraînant mort et désolation. Le *Cavalier au cheval blanc* apparaît lorsqu'il y a danger. C'est le comte Hauke, noyé avec femme et enfant, lors du terrible raz de marée de 1753.

Les nouvelles comme la poésie de Storm sont empreintes d'une profonde mélancolie. Probablement celle de son pays natal. Voici comment il décrit Husum :

*Am grauen Strand, am grauen Meer  
Und seitab liegt die Stadt;  
Der Nebel drückt die Dächer schwer,  
Und durch die Stille braust das Meer  
Eintönig um die Stadt.  
Es rauscht kein Wald, es schlägt im Mai  
Kein Vogel ohne Unterlass;  
Die Wintergans mit harrem Schrei  
Nur fliegt in Herbstesnacht vorbei,  
Am Strande weht das Gras.  
Doch hängt mein ganzes Herz an dir,  
Du graue Stadt am Meer;  
Der Jugend Zauber für und für  
Ruht lächelnd doch auf dir, auf dir,  
Du graue Stadt am Meer.  
(La côte est grise, la mer est grise*

*Au loin s'étend la ville  
 Un brouillard lourd pèse sur ses toits  
 Seul rompt le silence  
 Le mugissement monotone de la mer.  
 Nulle forêt alentour, nul oiseau  
 Qui chante pour annoncer le mois de mai  
 L'oie sauvage, seule, appelle, la nuit  
 Passant très haut dans le ciel d'automne  
 Sur la côte seule l'herbe remue au vent  
 Et pourtant te chérit mon coeur  
 Oh, ville grise du bord de mer  
 Le rêve de ma jeunesse vit encore  
 Souriant, heureux et tourné vers toi  
 Oh, ville grise du bord de mer).*

Le *Schimmelreiter* est sa dernière nouvelle, parue en 1888, alors que Storm était âgé de près de 71 ans. Le début est déjà superbement sinistre. Un voyageur solitaire chevauche, au crépuscule, le long d'une digue du pays frison. La mer déchaînée lance ses vagues fracassantes jusqu'au sommet de la digue, couvrant cheval et cavalier d'une écume grise. Déjà on ne distingue plus l'horizon, la mer et le ciel se confondent, la lune pâle est traversée de nuages noirs. La tempête pousse des nuées de corneilles et de mouettes, qui croassent et qui crient, vers l'intérieur des terres. Le froid était tel, racontera l'homme plus tard, que j'avais du mal à tenir les rênes. Pas d'âme qui vive. Rien que le cri des oiseaux lorsque de leurs ailes ils nous frôlaient, moi et ma monture, et le déchaînement du vent et de la mer. Soudain je crois apercevoir au loin une forme sombre, indistincte, silencieuse. Un cavalier sur un cheval blanc, efflanqué, un manteau flottant autour de ses épaules. Et puis au moment où il me croise deux yeux brûlants me fixent au milieu d'une face pâle. Et soudain un frisson me parcourt. Je n'avais entendu aucun son, ni souffle, ni bruit de sabot...

Ce cavalier fantôme c'est Hauke Haien, un homme qui dès sa jeunesse s'était passionné pour les digues et leur technique, un

homme ambitieux, travailleur, mais jaloué par les autres. Et qui moitié par sa faute, moitié par celle des autres qui refusent de suivre ses indications, va perdre sa femme et sa fille lors du grand raz de marée du siècle dernier et va se précipiter lui-même avec son cheval dans les flots. Cette nouvelle, je viens de la relire et je la trouve plus prenante que jamais, une histoire dramatique, dont tous les personnages sont bien typés, paysans frustes et durs, Frisons du Nord, moitié païens encore car l'histoire est aussi pleine de mystère et toute parsemée de lambeaux de légendes nordiques. Il y a une vieille, un peu sorcière, flanquée d'un énorme chat angora, comme l'ancienne déesse Freya dont le chat était l'animal familier, et qui maudit Hauke qui, par accident, a tué son chat. Le fameux cheval blanc a été trouvé par Hauke au marché, efflanqué, malade, et acheté à un gitan qui a un rire sardonique une fois la vente conclue. Auparavant les valets de Hauke avaient vu, un soir, au clair de lune, sur les bancs des îlots de sable découverts par la mer, une forme qui ressemblait à un cheval. Après avoir rejoint l'île en barque ils n'y trouvent que des ossements blanchis. Ossements qui ont mystérieusement disparu le jour où le cheval de Hauke est arrivé à l'écurie. De là à penser que ce cheval qui ne laisse personne le monter si ce n'est son propriétaire, est un cheval diabolique et que Hauke a conclu un pacte avec le diable... Hauke a une fille, simple d'esprit, qui a des visions et qui, effrayée, affolée, se cache dans le sein de Hauke lorsqu'il l'emmène galoper sur la digue, comme l'enfant du *Roi des Aulnes*. Et ses visions annoncent la fin tragique de l'histoire... Gottfried Keller, son contemporain et son ami, reprochait à Storm, paraît-il, de mettre trop de superstitions dans ses histoires. Et Thomas Mann qui préface ses oeuvres, dit de Storm qu'il est encore tout imprégné de la religion païenne des anciens Germains. Mais c'est justement cela, me semble-t-il, qui, par sa coloration fantastique, donne toute la poésie à la nouvelle.

Storm ne croyait pas plus que Keller à une vie après la mort. Mais la mort est partout présente dans ses contes. Il se croyait pourtant fort. Il était fier. Dans un de ses poèmes il affirme :

*Der Eine fragt: Was kommt danach?*

*Der Andre: Ist es recht?*

*Und also unterscheidet sich*

*Der Freie von dem Knecht.*

(L'un demande : Qu'y a-t-il après? - L'autre se demande ce qui est juste.  
- C'est ainsi que se distinguent entre eux - Le valet et l'homme libre.)

Et lorsque les Danois, profitant des troubles qui agitent l'Allemagne pendant son unification, annexent une grande partie du Schleswig-Holstein, plutôt que d'accepter les nouveaux maîtres, Storm quitte son pays bien-aimé pour la Prusse. Et pourtant, lorsqu'à 69 ans son médecin lui annonce (je veux la vérité, docteur !) qu'il a un cancer à l'estomac, il craque, s'effondre complètement, ne peut plus écrire. Au point que son frère qui est médecin, tient un conseil factice avec deux collègues et lui annonce que tout est faux et qu'il n'a qu'un mal bénin. Et Storm le croit aussitôt, continue son *Schimmelreiter* et le mène à son terme. Son chef d'oeuvre est le résultat d'une illusion charitable. C'est Thomas Mann qui raconte cette histoire. Mais cela ne fait rien. Cela montre simplement que les meilleures résolutions ne résistent pas toujours à l'épreuve de la réalité, car l'homme est faible. Et puis derrière tout cela il y avait peut-être aussi, comme le dit Thomas Mann, une incroyable volonté de vivre et de terminer son oeuvre (ce qui est cocasse c'est que Thomas Mann lui-même a été opéré en 1946 à Chicago d'une tumeur au poumon, que les médecins et son entourage lui ont caché qu'elle était cancéreuse et que lui-même n'a pas cherché à connaître la vérité. C'est dans une récente biographie de Madame Thomas Mann que j'ai lu cet épisode).

En tout cas on comprend mieux alors pourquoi le cancer joue un si grand rôle dans une autre des nouvelles tardives de Storm : *Bekennniss (Confession)* qui date de 1887. Un médecin, un gyné-

cologue, découvre une maladie mortelle chez sa femme (carcino, probablement cancer de l'utérus). Elle souffre terriblement, ne supporte pas la douleur, supplie son mari de l'aider à mourir. Celui-ci, après avoir longtemps résisté, accepte. Puis sa femme morte, il découvre dans une revue médicale qu'il a négligé de lire que celui qui était son maître à l'Université, vient de mettre au point une méthode pour opérer la maladie, opération qu'il exécute lui-même, avec succès, sur une autre malade et se considère ainsi doublement assassin...

Pour me reposer de ces histoires tristes j'ai relu une de ses premières nouvelles, celle qui l'a fait connaître, *Immensee*. Une délicieuse histoire d'amour enfantin. Un garçon de dix ans, une fillette de cinq ans. Qui se perdent en forêt en cherchant des fraises. Adolescent, le garçon s'en souvient dans un poème :

...  
*Die Zweige hängen nieder,  
Darunter sitzt das Kind.  
Sie sitzt in Thymiane,  
Sie sitzt in lauter Duft;*

...  
*Um ihre braunen Locken  
Hinfließt der Sonnenschein.*

...  
*Sie hat die goldnen Augen  
Der Waldeskönigin.*

(...  
*C'est sous des branches basses  
Qu'est assise la petite fille  
Assise au milieu du thym  
Au milieu de mille senteurs*

...  
*Sur ses boucles blondes  
S'écoule la lumière du soleil*

...

*Elle a les prunelles d'or*

*De la reine de la forêt.)*

Plus tard quand il est étudiant il lui raconte des histoires, lui récite des poèmes. Mais il pense qu'elle est trop jeune pour qu'il se déclare. Et puis il est pris par sa vie d'étudiant. Et deux ans plus tard il reçoit une lettre. Son Elisabeth se marie. Avec un autre ami d'enfance. Plusieurs années plus tard il revient chez lui. Son ami l'invite dans sa maison au lac (le lac Immensee). Quand elle l'aperçoit elle devient toute blanche. La soirée passe. Ils chantent, parlent de poésie. Et puis ce poème :

*Meine Mutter hat's gewollt  
Den anderen ich nehmen sollt;*

*Was ich zuvor besessen  
Mein Herz sollt es vergessen;*

*Das hat es nicht gewollt.*

*Meine Mutter klag ich an,*

*Sie hat nicht wohlgetan;*

*Was sonst in Ehren stünde,*

*Nun ist es geworden Sünde...*

*(C'est ma mère qui l'a voulu*

*que je prenne un autre,*

*que j'oublie celui*

*qui possédait mon coeur,*

*mais mon coeur ne l'a pas voulu*

*Aujourd'hui j'accuse ma mère,*

*car ce qu'elle a fait est mal.*

*Ce qui aurait pu se faire dans l'honneur,*

*maintenant, ne peut plus être que péché).*

Elisabeth monte pleurer dans sa chambre. Lui, le soir venu, se promène près du lac, y voit briller dans la nuit un grand lys d'eau, veut le cueillir, mais une fois dans l'eau, n'arrive plus à le retrouver. Au petit matin, il fait ses bagages et sort sur le seuil alors que la première alouette monte vers le ciel. Elisabeth apparaît soudain der-



rière lui. Elle lui dit : « *Tu ne reviendras plus. Je le sais. Ne mens pas. Tu ne reviendras plus jamais* ». Et lui répond : « *Jamais* ».

Vous voyez. Déjà sa première nouvelle est noyée de mélancolie (c'est un vieillard qui se souvient de son amour d'enfance). Mais pourtant elle reste claire, ensoleillée, douce, légèrement sensuelle. Et tout est allusion. Rien n'est dit. C'est là son charme. Il fallait peut-être un Allemand du Nord, un Frison, si proche de ses cousins scandinaves, pour créer une telle oeuvre. Un homme peu prolix. Un homme « *wortkarg* » (avare en mots) comme ils disent...

Et moi je suis bien heureux. Heureux de pouvoir apprécier toujours autant ce que j'avais lu pour la première fois il y a près de 50 ans. Apprécier différemment peut-être. Sûrement même. Mais l'important n'est-ce pas de pouvoir se dire qu'à près de 70 ans on est encore captivé par ce qui vous a charmé à 20 ans ? Ou alors suis-je déjà retombé en enfance ?

(2004)

Texte-source : *Voyage autour de ma Bibliothèque, Tome 3, Trois écrivains germanophones.*